L'épuisement de trois de nos sauvages était assez considérable pour nous faire craindre qu'ils ne restâssent en arrière dans la marche forcée que nous allions faire, et nous leur proposâmes de rester avec le bagage, en attendant le secours que nous leur enverrions du moment que nous aurions atteint la première habitation. Mais aucun d'eux ne voulut y consentir, et ils se mirent à notre suite en trébuchant à chaque obstacle.

Nous remontâmes ce malencontreux cours d'eau jusqu'à ce que son lit se rétrécît assez pour nous permettre de le traverser sur une grande épinette, que nous abattîmes sur le bord du rivage et qui nous servit de pont. Nous redescendîmes l'autre rive du cours d'eau jusqu'à son embouchure où nous reprîmes notre marche en descendant la rivière.

UN CHANTIER.

DEPUIS une heure nous marchions à grands pas, bien décidés à ne nous arrêter qu'aux premières maisons, lorsque le courant de la rivière que nous suivions devint tout-à-fait navigable. M. Neilson suggéra l'à-propos de construire de nouveaux radeaux pour assurer notre descente sans fatigue ; mais les sauvages placés à l'avant de la colonne étaient décidés à se rendre à pied et à ne plus perdre une demi-journée à faire des radeaux, pendant que la famine continuait son œuvre d'épuisement. Aussi continuèrent-ils leur marche sans répondre mais aussi sans s'arrêter. Nous étions rendus au " sauve qui peut," qui ne reconnaît plus d'autorité. Ils continuaient donc leur marche et nous suivions, le troisième à la tête de la colonne, lorsque nous apperçûmes à travers les branchages du rivage, et à quelque distance dans le bas de la rivière, en avant de nous, un canot d'écorce monté par deux hommes. " Un canot ! un canot !," criâmes-nous de suite comme un naufragé crie : " terre ! ! terre ! !..." et de toutes les poitrines s'échappait un grand cri d'appel en même temps que les bras faisaient des gesticulations dans l'air. Aussitôt les figures rayonnent, les paroles se croisent, les pas s'allongent démesurément, et chaque fois que le terrain le permet c'est une course effrénée en avant du canot qui doit nous informer de l'endroit où nous sommes. Cinq minutes après nous étions dans un chantier en construction et nous rencontrions les premières figures du lac St. Jean. On nous regardait avec une surprise presqu'égale à la nôtre. " Bonjour monsieur ! Sommes nous loin de la rivière des Aulnêts ici ? " demandons-nous au premier qui se présente. "Oh oui ! vous êtes loin, pour le sûr." "Est-ce que nous ne sommes pas sur la Belle Rivière." "Sur la Belle Rivière ? pardon, vous êtes sur la rivière Metabetchouan." " Ce n'est pas possible. !" " Oui ! vous êtes à quatre milles du poste." Le reste du parti arrivait en ce moment et la surprise fut générale. " On peut remercier le bon Dieu si on est ici," résuma Simon. "Si on avait eu un peu plus de vivres, au lieu de descendre la rivière on l'aurait traversée et on aurait été se perdre dans le nord. Aussi bien, si la neige nous avait pris, nous étions tous pris. On peut dire qu'on l'a échappée belle." " Vous allez toujours entrer et prendre une bouchée" dirent les hommes du chantier en nous introduisant chez eux. Il était midi et leur dîner nous fut servi. Jamais nous n'eûmes meilleur appétit et jamais nous ne fîmes un meilleur dîner La soupe aux pois et au lard avec les patates bouillies et le pain, assaisonnés de la gaieté générale, disparurent avec une étonnante rapidité. Nous étions sauvés. A une heure nous prîmes le chemin de chantier conduisant au poste, et à quatre heures nous étions chez Monsieur Fraser, où nous fûmes entourés de tous les soins possibles. Nous étions rendus à notre destination, à l'embouchure de la Rivière Metabetchouan,

---

QUATRIEME PARTIE.

AVENIR DU LAC ST. JEAN.

SOMMAIRE.—Le Lac St. Jean par le Père de Quen en 1647—Le Lac St. Jean en 1652—Le Lac St. Jean par le Père d'Aubon en 1661—Le Lac St. Jean aujourd'hui—Historique de la Colonisation du Saguenay—Le Saguenay jusqu'en 1837—Le Saguenay de 1837 à 1848—Le Saguenay depuis 1848—Les progrès réalisés.

LE LAC ST. JEAN PAR LE PERE DE QUEN EN 1647.

LA vue du Lac St. Jean nous met en mémoire celle des grands lacs du Haut-Canada. Par un calme plat rien n'est imposant comme cette immense nappe d'eau douce dont l'horizon s'étend à l'infini. Tout autour une large grève de sable fin offre au voyageur un chemin facile, une route toute faite pour la colonisation de ces terres incultes. Ici et là pourtant, les montagnes voisines avancent jusque dans les eaux du lac et interceptent cette voie de communication ou-